

L'ALCOOL AU FEMININ

Jean-Michel Louka

Mai 2009

RESUME:

Bien que l'on doive à Jacques Lacan d'avoir porté la notion de ***phallus*** au rang de concept fondamental pour la psychanalyse, il est ici montré que la distinction notionnelle est déjà bien présente chez Sigmund Freud.

Un cas clinique, on se souvient, nous avait déjà servi à introduire *la question phallique dans l'alcoolisme féminin* (le cas de **Charlotte**, la patiente d'un psychanalyste, publié dans la revue « Alcoolologie » [1994, tome 16, N°2]).

Il s'en déduit un enjeu de taille, sous forme de question: comment arriver à énoncer théoriquement, à partir de la clinique psychanalytique, la **position** où le **manque** des femmes dites "alcooliques" et le recours au boire les placent, dans les coordonnées de cette discipline, nommée par Freud, dès 1896, "psychanalyse" ?

...Et d'y répondre ainsi: la prise réitérative de l'alcool les place progressivement, voire parfois brutalement, dans le **ratage** de la *castration symbolique*, alors intimement à l'oeuvre et la **catastrophe subjective en tant que "femme"** qui, logiquement et inévitablement, s'ensuit.

Mots clés:

Psychanalyse - Femme - Phallus - Alcoolisme féminin.

La psychanalyse, depuis son invention par Sigmund Freud, est cette discipline pour laquelle un concept, celui de *phallus*, fonctionne d'une manière centrale au niveau la théorie, mais aussi de la clinique, et donc de la pratique.

On attribue toujours à Lacan, à juste titre, d'avoir élevé le terme freudien de *phallus* au rang d'un concept de la psychanalyse. C'est exact, mais comme nous l'allons montrer, l'origine de la distinction notionnelle se trouve bien chez Freud.

En 1923, dans *L'organisation génitale infantile* (in *La Vie sexuelle*, PUF, 1969, 113-116), Sigmund Freud, revenant sur les *Trois essais sur la théorie du sexuel* de 1905, affirme l'importance des organes génitaux et de l'activité génitale à cette période de la vie. Cependant, ajoute-t-il, ce qui la différencie de l'organisation adulte, c'est qu'indépendamment du sexe un seul organe génital joue un rôle, et Freud le nomme comme tel: le *phallus*, soit l'organe mâle.

Mais ce terme de phallus prend ici un sens qui n'est plus synonyme de pénis. Il fonctionne dans l'Imaginaire du fait même qu'il n'y a pas primat génital, c'est-à-dire connaissance des organes génitaux réels, le vagin selon Freud restant méconnu jusqu'à la puberté, mais primat de cet organe unique imaginaire pour les deux sexes, comme il y insiste dans *La disparition du complexe d'Œdipe* (1923) :

"Le sexe féminin lui aussi connaît un complexe d'Œdipe, un Surmoi et un temps de larcence. Peut-on lui attribuer aussi une organisation phallique et un complexe de castration ? La réponse est affirmative, mais ce ne peut être la même chose que chez le garçon." (in *La Vie sexuelle*, PUF, 1969, 121.)

Et (1923) : *"Au stade de l'organisation pré-génitale sadique-anale, il n'est pas encore question de masculin et de féminin ; l'opposition entre actif et passif est celle qui domine. Au stade suivant, celui de l'organisation génitale infantile, il y a bien un masculin, mais pas de féminin ; l'opposition s'énonce ainsi: organe génital masculin ou châtré. C'est seulement quand le développement, à l'époque de la puberté, s'achève, que la polarité sexuelle coïncide avec masculin et féminin"*, et il ajoute: *"le masculin rassemble le sujet, l'activité et la possession du pénis, le féminin perpétue l'objet et la passivité."* (*L'organisation génitale infantile*, opus cite, 116)

Ainsi à actif, pourvu d'un organe masculin et masculin ne correspond pas passif, châtré et féminin, du fait qu'aux

premiers stades les oppositions sont parfaitement sans relation au sexe réel. L'exemple de la phase sadique-anale le démontre où l'enfant indépendamment de son sexe est successivement actif et passif, parce que l'activité comme le note Freud:

"est constituée par la pulsion de maîtriser, elle-même liée à la musculature", mais aussi que "l'organe dont le but est sexuel est passif sera représenté par la musculature intestinale érogène". (1905) (Trois essais sur la théorie de la sexualité, NRF, 1962, 96)

A la phase suivante....

...A la phase suivante, également peu importe le sexe pour l'enfant, puisque le pénis - non pas en soi, mais son marquage d'opposition dans la structure, c'est-à-dire l'objet imaginaire *phallus* -, organise une polarité elle-même originaire du monde humain qui n'a rien à identifier à la différence anatomique des sexes. Elle distribue ceux qui l'ont (le *phallus*) et les autres en deux catégories. Mais cette opération n'a pas le même destin chez le garçon et chez la fille. Celui-ci ne peut en appréhender l'absence que chez un autre, qui s'en trouve immédiatement négativé, ce qui en retour fait apparaître à ses propres yeux l'éventualité de sa propre soustraction. Celle-là pour qui c'est l'autre qui se trouve affublé de quelque chose en plus, s'en ressent instantanément amputée. Pourtant, structurellement, l'un comme l'autre sont de ce même mouvement introduits à l'ordre de la différence. Soit, ce que la psychanalyse a nommée: la *castration*.

Ainsi, pour Freud, la castration est bien un procès qui se déroule d'abord dans l'Imaginaire. A quoi il faut immédiatement ajouter que sa portée est symbolique et concerne les deux sexes. Elle institue une pure différence qui n'a rien à voir à l'origine avec un quelconque recouvrement de la différence anatomique des corps sexués. Ce que confirmera et développera en ses termes, en son style, Jacques Lacan tout au long de son enseignement parlé au *Séminaire* comme en ses *Ecrits* (Paris, Seuil, 1966, 924 p.)

La clinique le montre, pour les enfants des deux sexes l'attribution des caractères "être châtré" ou "être porteur de

pénis" suit leur propre fantaisie. Ce n'est que tardivement que la série actif, pourvu d'un pénis et masculin vient à s'opposer à passif, châtré et féminin. L'opposition structurale vient à correspondre à l'opposition anatomique par une rationalisation culturelle qui ne va pas d'emblée de soi et qui pose tous les problèmes que l'on sait. Notons à ce sujet que Freud lui-même, quoiqu'on ait dit, n'approuvait pas l'équation passivité=féminité. Il dit même qu'elle est *"erronée et inutile"* (1933) (*Nouvelles conférences sur la psychanalyse*, NRF, 1936, 151)

Dans cette perspective de la structuration du sujet femme, deux temps forts nous retiennent: l'importance à la fois de la phase préoedipienne chez la fille et du complexe de castration face au complexe d'Œdipe. Freud constate un attachement parfois jusqu'à la cinquième année de la fille à sa mère. Voire qu' *"un certain nombre d'êtres féminins restent attachés à leur lien originaire avec la mère et ne parviennent jamais à le détourner véritablement sur l'homme"*. (1931) (*Sur la sexualité féminine*, in *La Vie sexuelle*, opus cité, 140)

Quant au complexe de castration, il ne se passe pas pour la fille comme chez le garçon. La menace de castration permet au garçon sa rupture d'avec l'attachement oedipien à la mère là où, pour la fille, c'est cette castration qui la fait, elle, entrer dans l'Œdipe. Elle l'attache alors à son père, en rivalité avec sa mère. Mais, il s'agit de la même chose, de la même cause si l'on se réfère précisément...au *phallus*. La période préoedipienne chez la fille fait que, dit Freud: *"Durant cette phase, tout ce qui se retrouvera plus tard dans la situation oedipienne existe déjà et n'est ensuite que transféré à la personne du père."* (1933) (*La féminité*, in *Nouvelles conférences...*, opus cité, 147)

Alors, *"que demande la fille à sa mère ?"*, mais exactement la même chose que le garçon à cette période d'attachement à la mère, répond Freud. Mais, pour le garçon, cette période s'appelle *"oedipienne"*. C'est une période où les buts sexuels à tendance orale, anale ou phallique, selon la phase, visent pour le garçon comme pour la fille la mère. Ils veulent, l'un comme l'autre, lui faire ou recevoir d'elle un enfant. Et comment cela

se termine-t-il à cette période...? Par la *castration* de la mère. Très concrètement la fille abandonne son attachement parce que, explique Freud, celui-ci "*s'adressait à une mère phallique et non à une mère châtrée.*"

De même pour le garçon dont l'effet "après-coup" de la menace de castration induit l'admission de la mère comme "châtrée". Dans la phase oedipienne la fille désire son père. Mais certainement pas comme on le croit communément parce qu'il est du sexe opposé, mais comme Freud le dit clairement: "*Le désir qu'a la fille de son père n'est sans doute à l'origine que le désir de posséder un phallus, ce phallus qui lui a été refusé par sa mère et qu'elle espère maintenant avoir de son père.*" (1933) (Idem, *ibidem*, 168)

C'est-à-dire que celle-ci ne cesse pas d'y croire,...à quoi ? Au *phallus*. Le détour de sa mère châtrée n'a pas réussi à la convaincre en l'engageant à assumer cette castration dans le Symbolique, c'est-à-dire dans le champ de la parole, et du langage en général. Le garçon au sortir de l'OEdipe est dans la même situation. Il ne renonce pas au *phallus* en renonçant à sa mère phallique devenue à ses yeux castrée, du fait même que ledit *phallus* trouve un refuge en principe tout prêt, et tout près également, en la personne du père. Et l'un comme l'autre, fille et garçon s'y repèrent en s'y référant.

Pourtant une seconde désillusion va s'attacher au père phallique. Car, pas plus que la mère le père ne "possède" le *phallus*.

Il ne l'a pas, ni pour l'une, à savoir satisfaire le désir d'enfant de la fille, ni pour l'autre, à savoir permettre au garçon de s'illusionner en s'imaginant phallique, identifié à la toute-puissance fantasmée d'un père imaginaire. Alors, comment, dit Freud, les filles arrivent-elles à abandonner leur attachement pour le père face à la désillusion à nouveau rencontrée à propos de la gratification non réalisée de leur désir d'enfant ? Cette désillusion, se hâtant lentement, ne se produit qu'avec difficulté, reconnaît-il, pour aboutir à la disparition du complexe d'OEdipe féminin.

Ainsi, filles et garçons sont soumis à la même croyance au *phallus* paternel et à sa désillusion. Les unes comme les autres doivent y renoncer, dépassant de ce fait cette position "d'y croire". Croire que le père (Imaginaire) est dans un rapport de possession ou de nature avec le *phallus* s'évanouit au profit d'une inscription dans le Symbolique.

Le père est saisi, appréhendé, intégré comme celui qui soutient en la re-présentant (en la présentant à nouveau, une fois de plus) une loi symbolique à laquelle tout désirant-parlant est soumis, donc lui avec.

Seul le père, dans sa fonction particulière de *père symbolique*, transmet cette loi au nom de l'assomption de la paternité en tant que symbolique. Ainsi, cette loi est moins celle d'un géniteur que celle qui s'énonce d'un dire qui fait acte: "je suis ton père". Ce n'est que depuis Jacques Lacan que l'on sait mieux en quoi cet acte est fondamentalement un acte de parole, et depuis Pierre Legendre (*Leçons* (I à VIII), Fayard, et plus particulièrement ici, ses *Leçons IV, suite 2, "Filiation"*, Paris, Fayard, 1990, 235 p.), que cet acte n'est inscriptible que dans les montages du Droit, et qu'il ne peut s'énoncer qu'au *Nom-du-Père*. (Jacques Lacan, *Séminaire RSI, 1974-1975*, inédit, séance du 11 mars 1975: "[...] je réduis le *Nom-du-Père* à sa fonction radicale qui est de donner un nom [...])

"L'alcoolisme féminin", ou ce que l'on nomme tel, d'où les guillemets, donne l'occasion d'entrevoir ce qui vient d'être déplié de la sexualité des êtres humains. Il permet aussi d'illustrer le frayage freudien plus que mal lu.

Les femmes qui boivent ne se présentent nullement en dehors de la thèse freudienne sur la sexualité fondée sur le primat du *phallus*. Ces femmes mettent en évidence que, contrairement à ce que d'aucuns ont cru pouvoir parfois interpréter avec un peu de légèreté et beaucoup d'idéologie, le destin d'une femme, bien loin de reproduire celui d'un homme, est néanmoins soumis comme celui-ci à la structure, soit au langage.

En d'autres termes, femmes et hommes subissent les effets du *phallus* en tant qu'imaginaire pour autant qu'il est, pour chacun, pour chacune, particulièrement problématique d'arriver

à faire virer ce *phallus* du registre de l'Imaginaire à celui du Symbolique. Lorsque ce virage a pu avoir lieu, le sujet, femme ou homme, en reçoit ce que la psychanalyse nomme la *castration symbolique*.

Pour en soutenir l'enjeu et en recevoir la *castration*, chacun, chacune a à se déterminer, à occuper une place par rapport au dit *phallus* en tant que symbolique, c'est-à-dire au *signifiant du manque*. (Jacques Lacan: "*Le phallus dans la doctrine freudienne n'est pas un fantasme, s'il faut entendre par là un effet imaginaire. Il n'est pas non plus comme tel un objet (partiel, interne, bon, mauvais, etc...) pour autant que ce terme tend à apprécier la réalité intéressée dans une relation. Il est encore bien moins l'organe, pénis ou clitoris, qu'il symbolise. Et ce n'est pas sans raison que Freud en a pris la référence au simulacre qu'il était pour les Anciens. Car le phallus est un signifiant, un signifiant dont la fonction, dans l'économie intrasubjective de l'analyse, soulève peut-être le voile de celle qu'il tenait dans les mystères. Car c'est le signifiant destiné à désigner dans leur ensemble les effets de signifié, en tant que le signifiant les conditionne par sa présence de signifiant.*" *Ecrits*, opus cité, 690)

Chaque sujet a ainsi à se situer, compte tenu de la différences des sexes qui modalise cette détermination culturellement renforcée comme *envie* du côté des femmes, crainte de la *perte* du côté des hommes.

Les femmes dites "alcooliques" réaffirment la thèse de l'unicité de la libido (le *phallus*), à cause, pourrait-on dire, de leur différence même en tant que femmes, c'est-à-dire socio-culturellement priées d'avoir à se déterminer comme telles.

Une seule libido, confirmera constamment Freud, "*laquelle se trouve au service de la fonction sexuelle tant mâle que femelle.*"

...Mais si Freud insistait tant sur l'unicité de la libido, c'était toujours pour affirmer en même temps la "bisexualité" de tout sujet humain qui, c'était à son avis, ne pouvait imposer à la psychanalyse "*non pas de décrire ce qu'est la femme - tâche irréalisable -, mais de rechercher comment l'enfant à tendances*

bisexuelles devient une femme." (1933) (*La féminité*, opus cité, 153)

Ainsi, "La Femme", pas plus que "La Féminité" ne pouvaient constituer pour Freud un objet qui avait une existence propre pour la théorie psychanalytique. D'où son embarras et sa perplexité face aux attaques dès son vivant de la part de psychanalystes femmes et de quelques autres.

De même chez Lacan, toujours plus recentré sur l'unicité de la libido et sa production théorique du *phallus* comme concept pour la psychanalyse. Dès lors, pour tout humain, se déterminer dans son sexe, c'est se situer par rapport au *phallus* : - de n'être pas sans l'avoir, c'est le cas pour l'homme ; ou bien, sans l'avoir, de l'être...pour l'avoir, c'est le cas pour une femme.

La sexuation ne recouvre pas la sexualité et la différence des sexes ne correspond rigoureusement pas à l'anatomie. C'est ce que semble utiliser le symptôme d'une femme dite "alcoolique". En position imaginaire d'échec et d'impasse face à la question du *phallus*, elle cherche à résoudre cette question en s'engageant sur la voie de l'*avoir* que permet cet illusoire bouche-trou qu'est l'alcool en ses effets psychotropes.

L'alcool fait illusion pour une femme de la soustraire à l'incontournable épreuve de la castration symbolique, seule voie possible à faire naître le désir. Il l'autorise à croire, comme à la période infantile, qu'elle peut réaliser son désir d'enfant...

[...] son désir d'enfant (Jacques lacan: "*Si le désir de la mère est le phallus, l'enfant veut être le phallus pour le satisfaire*", in *La signification du phallus*, opus cité, 693). Et qu'avoir le *phallus* c'est l'incorporer sans relâche et réussir à combler cette refente qui sans cesse dans le réel se réouvre.

Une femme ne peut avoir le *phallus* sans en passer par les défilés qui mènent à l'être, ledit *phallus*. Bien sûr on fera remarquer que cet *être* est un semblant d'*être*. C'est juste, mais précisément pour se soutenir d'une position de *semblant d'être* le fameux *phallus*, il est nécessaire qu'une femme s'engage dans les voies de la *castration symbolique* d'y

rencontrer que nul n'a pas plus qu'il n'est le *phallus*. Seul, un homme peut l'avoir pour une femme, et peut-on préciser : c'est elle qui en décide, même à son insu, que cet homme est un phallophore *pour elle*. Seule une femme peut l'être pour un homme...ou une femme, et peut-on aussi ici préciser : c'est lui qui en décide, même à son insu, que cette femme est celle devant laquelle, en quelque sorte, il "rend les armes".

Ainsi, une femme qui boit s'engage doublement sur une "fausse route", au regard de ce qui vient d'être énoncé. D'abord de prendre la voie, dans l'impasse où elle se trouve, de vouloir avoir directement le *phallus* en ingérant cet objet bouche-trou à effets psychotropes qu'est l'alcool ; elle ne rencontrera que l'amer Imaginaire de n'avoir rien du tout, sinon le rejet, la solitude et la mort. D'autre part de croire qu'en ayant le *phallus* elle va réussir à l'être.

Avoir ou être le phallus, c'est l'avoir ou l'être pour quelqu'un, pas "en-soi". L'impossible est là qui va progressivement isoler toute personne dite "alcoolique". Un homme dit "alcoolique" s'illusionne lui aussi et comme à l'envers de la position féminine. Dans l'échec où il est de rencontrer qu'il n'a pas le *phallus*, il s'engage dans la voie de chercher à l'*avoir* en l'*étant*. D'où cette façon d'apparaître comme "m'as-tu vu" au zinc du bistrot, de s'exhiber d'une manière constante en tous lieux, à l'inverse d'une femme qui boit. Il arrive bien sûr aussi qu'une femme qui boit se montre, s'avance, s'exhibe. Mais si elle le fait c'est plus dans un mouvement de désinhibition, soulevant ses jupes pour montrer...qu'elle l'a ledit *phallus* !, que de se promouvoir comme l'*étant*.

La question du *phallus* pour une femme qui boit, c'est-à-dire le comment se situer en son sexe par rapport à ce *signifiant du manque* princeps à quoi se résout le *phallus*, engage celle-ci dans un questionnement désespéré sur sa fixation dans l'ombre portée de sa mère et l'éclipse du *Nom-du-Père*. (J.Lacan: "*Le phallus comme signifiant donne la raison du désir [...]*". "*Que le phallus soit un signifiant, impose que ce soit à la place de l'Autre que le sujet y ait accès. Mais ce signifiant n'y étant que voilé et comme raison du désir de l'Autre, c'est ce désir de l'Autre comme tel qu'il est imposé au sujet de reconnaître,*

c'est-à-dire l'autre en tant qu'il est lui-même sujet divisé de la Spaltung signifiante". La signification du phallus, opus cité, 693)

Mais la voie prise est impossible. Elle se heurte ici à l'impasse imaginaire. Plus une femme boit, plus l'impossibilité à se situer comme existante dans la structure lui revient dans le réel. S'il n'y a, en dernière instance, de structure que de langage, c'est moins à scruter son corps biologique qu'à se mettre à l'écoute de son corps de parole qu'une femme dite "alcoolique" a une chance de trouver un point d'appui pour s'engager dans la voie de la *castration symbolique*, celle qui ne renonce pas à négativer ledit *phallus* (Ainsi, Lacan: "[...] le *phallus*, soit l'image du pénis, est négativé à sa place dans l'image spéculaire." (à entendre: chez l'autre). *Subversion du sujet et dialectique du désir*, in *Ecrits*, opus cité, 822)

...C'est-à-dire, aussi, la voie génératrice du désir.

Pour ce faire, on peut y accéder par ce que l'on nomme, depuis plus d'un siècle: une psychanalyse:

"L'expérience de l'analyse n'est rien d'autre que de réaliser ce qu'il en est de cette fonction comme telle du sujet. Il se trouve que ça ouvre à (un) certain effet qui nous montre que dans ce qui est primordialement intéressé dans cette fonction du signifiant, prédomine une difficulté, une faille, un trou, un manque, de cette opération signifiante, qui est précisément lié à l'aveu, (à) l'articulation du sujet en tant qu'il s'affecte d'un sexe.

C'est parce que le signifiant se montre manifester des défaillances électives à ce moment où il s'agit que ce qui dit "je" se dise comme mâle ou comme femelle, (c'est parce) qu'il se trouve qu'il ne peut pas dire ça sans que ça entraîne le surgissement, au niveau du désir, de quelque chose de bien étrange, de quelque chose qui représente ni plus ni moins que l'escamotage symbolique (entendez qu'on ne le trouve plus à sa place) [...] d'une chose tout à fait singulière qui est très précisément l'organe de la copulation, à savoir ce qui, dans le réel, est le mieux destiné à faire la preuve de ce qu'il y en a un qui est mâle et l'autre femelle [...]. C'est ça la grande trouvaille

de la psychanalyse [...]." (*Petit discours de Jacques Lacan aux psychiatres* (1967), inédit).